

# Trois botanistes aux îles Saint-Pierre et Miquelon pendant le 19<sup>ème</sup> siècle.

Par le Père C. Le Gallo, c. s.Sp.

*Le Naturaliste Canadien, vol. LXXXII, n° 12, décembre 1955.*

*Retapé par Roger Etcheberry.*

Jean-Marie Bachelot de la Pylaie, Alphonse Gauthier, Ernest-Amédée Delamare, trois noms qui reviennent souvent quand il s'agit de l'étude du développement de l'histoire naturelle dans l'Archipel des îles Saint-Pierre et Miquelon. A la vérité, de la Pylaie possède, grâce à ses travaux scientifiques, un peu plus de notoriété que les deux autres qui ne sont guère sortis de l'histoire locale. Nous devons à l'obligeance de Monsieur TREICH, archiviste du Gouvernement à Saint-Pierre, d'avoir pu consulter les dossiers concernant Delamare et Gauthier, dans lesquels nous avons pu puiser les brèves notes qui suivent. Nous tenons à le remercier ici bien cordialement de son sympathique accueil.

## 1. – Jean-Marie BACHELOT DE LA PYLAIE (1786-1856)

Jean-Marie Bachelot de la Pylaie naquit à Fougères, département de l'Ile et Vilaine, France, le 25 mai 1786. Il fut tout ensemble explorateur, botaniste et archéologue. Il effectua divers voyages en Afrique et en Amérique, dont deux aux îles Saint-Pierre et Miquelon : le premier assez bref en 1816 sur la frégate « La Cybèle », le deuxième en 1819-1820 sur le Voilier « L'Espérance » au cours desquels il fit d'abondantes collections de Cryptogames et Phanérogames, aujourd'hui dans les herbiers du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris. Il recueillit par surcroît des observations intéressantes, malheureusement restées inédites pour la plupart. Non content de récolter des spécimens, « Bachelot de la Pylaie, remarque M. Jules Brunel, était un dessinateur émérite (il avait même commencé par être lithographe) et il exécuta sur les plantes de Terre-Neuve une série de dessins admirables qui ne furent cependant jamais publiés ». Quelques-uns de ces dessins originaux, dont plusieurs ont été tracés à Saint-Pierre même, sont actuellement dans les archives de l'Institut Botanique de Montréal. D'autres figures dessinées par de la Pylaie sur les plantes vivantes devaient illustrer une Flore de Terre-Neuve.

En 1829, Bachelot de la Pylaie entreprenait en effet la publication, chez Firmin Didot à Paris, du premier fascicule en format in-4 de sa « Flore de Terre-Neuve et des îles St-Pierre et Miclou. » L'ouvrage traitait seulement des *Laminariacées*, des *Fucacées*, des *Frucellariées*. Publié à faible tirage, ce premier travail d'algologie américaine est devenu fort rare aujourd'hui. Nous n'en connaissons pour l'instant que deux exemplaires: l'un à la bibliothèque de l'Université McGill à Montréal et l'autre au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris. Il est évident que la plupart des entités rapportées par l'auteur ont été révisées par la Systématique actuelle, mais quelques espèces rares y sont maintenues: *Fucus miclonensis*, *Laminaria longicuris*, *Laminaria Platymeris*, *Alaria Pylaei*.

Avant comme après ses voyages en Amérique, De la Pylaie avait exploré en France plusieurs îles du littoral atlantique: les îles d'Yeu, d'Ouessant, de Noirmoutier. Outre les sciences naturelles: algologie, bryologie, conchyologie et le reste, De la Pylaie cultivait l'archéologie préhistorique. On lui doit des observations importantes sur les monuments mégalithiques vendéens et bretons: dolmens, menhirs, cromlechs de ces îles. En 1814, il était à Ouessant où il poursuivait des recherches sur les Poissons pour Cuvier et Blainville ; il y signalait des Muscinées comme *Juliana Fontinalis* Sav. En 1831, il achetait une maison à l'île d'Yeu, poursuivant toujours ses recherches sur les Poissons et les Algues marines. les insulaires le nommaient le « Père Goémon » amusés de le voir parcourir plages et grèves à la recherche du matériel végétal arraché par la tempête. Aussi bien, tous les groupes de Phanérogames et de Cryptogames intéressaient le botaniste. Il était le premier à mentionner l'existence dans ces îles de plusieurs entités rares des côtes de France: parmi les Liliacées: *Pancratium maritimum*, *Allium ampeloprasum* (Flore de l'ouest de la France, par Lloyd, 1854) ; parmi les Muscinées *Conomitrium Julianum* Mont. et *Fissidens Grandifrons* Brid.

Presque entièrement consacrée aux voyages et à l'étude des sciences naturelles jusqu'à cette époque la vie de Bachelot de la Pylaie entraînait dès lors dans une période énigmatique que plusieurs historiens locaux ont tenté d'éclaircir, justifiant cette remarque de l'éditeur de la Flore de Terre-Neuve et des Isles Saint-Pierre et Miquelon « Interrompue depuis plus de 20 ans, cette publication n'aura selon toute apparence aucune continuation ».

Des recherches récentes du docteur Marcel Baudouin ont permis de conclure que Bachelot de la Pylaie versa dans la politique après la Révolution de 1830. Le 21 novembre 1831, il était dénoncé comme espion aux autorités militaires locales. « Se disant naturaliste, lisait-on dans le rapport, il a vu quelques amateurs d'histoire naturelle avec lesquels il a joué le rôle de zélé patriote ». Il était pris comme conspirateur en 1832 par le général Rousseau, commandant militaire du département de la Vendée chargé de réprimer les agissements des Légitimistes (1831-32) lors de la prise d'armes de la Duchesse du Berry, femme énergique et romanesque, contre le gouvernement de Louis-Philippe. On a maintenant la preuve que De la Pylaie fut traduit devant un conseil de guerre et qu'il fut certainement condamné à la déportation. On ne sait malheureusement ni en quel endroit ni comment furent employées les vingt dernières années de sa vie. Il fut gracié sous la 2<sup>ème</sup> république (1848) mais on ignore s'il fut encore l'objet des machinations de la politique un peu plus tard.

Outre sa Flore de Terre-Neuve et un mémoire intitulé « Quelques observations sur les productions de l'île de Terre-Neuve et sur quelques Algues des Côtes de France appartenant au genre *Laminaire* » le botaniste a laissé plusieurs cahiers de notes encore inédites constituant son journal de voyage ainsi qu'un manuscrit bourré de renseignements précieux ayant pour titre « Essai sur le flore de Terre-Neuve et des Îles voisines ». En 1828, De la Pylaie fit paraître de surcroît un manuel de conchyologie où il consignait le résultat de ses collections de coquillages le long des plages de l'ancien et du nouveau monde. C'est donc vers la quarantaine que Bachelot de la Pylaie nous livra ses œuvres de naturaliste émérite. L'on ne peut que vivement regretter cette éclipse soudaine dans cette vie qui promettait d'être si féconde en résultats scientifiques.

## **2. - Alphonse GAUTIER.**

Alphonse Gautier naquit à Dinant, France, département de l'Ile et Vilaine en 1834. Désigné par décret ministériel en juillet 1858 pour le service pharmaceutique de l'hôpital de Saint-Pierre il arriva dans la colonie sur le navire de commerce *Alma*.

Gautier fit preuve de belles qualités professionnelles dans son nouveau service, mais dans les dernières années, ses rapports furent tendus avec son chef le chirurgien principal de 1<sup>ère</sup> classe Nielly. Celui-ci notait que son subordonné était un peu triste et même nostalgique; il lui trouvait rude écorce mais bon cœur.

Le jeune pharmacien employait ses loisirs à l'étude de la Botanique. Il rassemblait les éléments d'une thèse pour la maîtrise en pharmacie. Désireux de demeurer définitivement à Saint-Pierre, il demanda par deux fois au département son sursis de départ. Un décret du ministre de la marine, Comte de Chasseloup-Loubat l'attachait en 1863 au Service du port de Rochefort.

Après 5 ans de séjour aux îles St-Pierre et Miquelon, Alphonse Gautier s'embarqua sur le transport de l'état « l'Abondance » qui devait couler 3 années plus tard près du Cap à l'Aigle dans le terrible coup de vent d'équinoxe du 22 septembre 1866. Le docteur LOUVET qui fit paraître plus tard dans les Annales de médecine navale une étude détaillée sur *Sarracenia purpurea* alors très en vogue en Amérique était désigné pour le remplacer.

Une fois parti de Saint-Pierre, Gautier songea à mettre à profit ses recherches scientifiques. Il publiait 3 ans plus tard dans les « Annales » de l'université de Montpellier (1866) une thèse intitulée « Quelques mots sur l'Histoire Naturelle et la Météorologie des îles St-Pierre et Miquelon » que le « Journal Officiel » de la colonie fit paraître par fragments chaque semaine (1866/1867).

Cette thèse a été le travail le plus complet sur l'histoire naturelle du Groupe pendant de très longues années, et s'il a été dépassé sur les chapitres de la météorologie et de la botanique, il n'a jamais été, faute d'autorités, complété au point de vue de la zoologie.

L'auteur y témoignait d'une sérieuse documentation et s'il y a, par ci par là, des notations erronées l'ouvrage reste néanmoins encore aujourd'hui une source précieuse de renseignements.

### **3. - Ernest Amédée DELAMARE**

Ernest-Amédée Delamare naquit à Briquebec, France, département de la Manche, en 1835. Il fut désigné par dépêche ministérielle en 1858 pour servir comme chirurgien de 3<sup>ème</sup> classe aux îles Saint-Pierre et Miquelon. Après un mois de traversée il arrivait à St-Pierre sur le transport de l'état « la Perdrix ». Il reçut d'abord la fonction de pharmacien comptable, puis fut chargé de prendre par mesure provisoire, le service médical de Miquelon.

Il fit connaissance à cette époque d'une jeune Saint-Pierraise Mlle Sobre qu'il épousa bientôt. Cependant les exigences de sa formation professionnelle et les ordres du ministère de la marine le rappelaient en France après un séjour de 4 années dans la colonie. Au départ, le comte de la Roncière, commandant des îles, soulignait dans ses notes que ce jeune docteur au caractère doux, de conduite excellente, studieux et observateur allait laisser un grand vide. Puis il ajoutait ce vif éloge « qu'il se signifierait dans sa carrière ».

Par malheur, en 1863, Delamare commit contre la discipline de l'armée une infraction grave qui l'amena à donner sa démission du cadre de la marine dans un mouvement de surexcitation fébrile qu'il regrettera plus tard amèrement.

En 1866, une décision du Commandant de la Colonie le chargeait du Service de santé à Miquelon comme médecin civil. Il devait rester 22 ans dans cette petite bourgade de pêcheurs composée de Basques et d'Acadiens où il jouissait d'une popularité bien méritée, non seulement pour sa conscience professionnelle et sa science médicale, mais aussi pour sa bonté comme se plaisait à le dire le Commandant Cren « par son zèle, son dévouement et ses talents variés » surtout par ses services bénévoles à l'égard de l'administration civile.

Le docteur Delamare, à ses heures de loisir s'occupait beaucoup d'histoire naturelle. Les anciens de Miquelon se souviennent encore de l'avoir vu partir « à la montagne » avec sa boîte d'herborisation et son fusil en bandoulière suivi de ses deux chiens de chasse. Le collectionneur s'était aménagé un laboratoire dans une des pièces de sa maison: il réunissait pour le compte de savants européens des échantillons de Cryptogames et de Phanérogames, de pièces naturalisées qu'il envoyait aux Expositions.

Delamare était membre de la Société Botanique de France. Il était en correspondance avec un éminent savant de l'époque, le docteur Viaud Grand-Maraïs, de Nantes qu'il avait rencontré au cours d'un voyage en cette ville. Il lui expédiait plantes, Mousses et Lichens qui font aujourd'hui partie des collections du Muséum National de Paris. Par surcroît, Delamare avait été récompensé d'une médaille d'argent à l'Exposition internationale de 1875 pour ses travaux sur les tourbières de Miquelon et d'une médaille de bronze à l'Exposition d'Anvers (1885).

Le comte de Saint-Phalle qui fut de 1880 à 1886 un commandant de la Colonie très bon et très conciliant s'occupait lui-même à ses heures de Bryologie, puisqu'il a enrichi les collections du Muséum de 41 espèces de Lichens. En 1885, il écrivait au sujet du docteur Delamare: « M. Delamare s'acquitte avec zèle et dévouement de ses fonctions à la satisfaction de tous. Il s'est fait un nom dans le monde savant par ses collections de plantes et de Lichens ».

On sollicita pendant de longues années la légion d'honneur et les palmes académiques pour le récompenser, mais la seule récompense dont il jouit jamais fut la haute estime auprès de tous que lui valaient sa science et sa bonté.



## MATHURIN LE HORS

### Botaniste des îles St-Pierre et Miquelon

(1886-1952)

par le Père C. Le Gallo, C.S.SP.

*Le Naturaliste Canadien, vol. LXXXII, n° 12, décembre 1955*

*Retapé par Roger Etcheberry*

Ce modeste ingénieur électricien qui à ses heures était un botaniste passionné n'a pas atteint la notoriété par des publications scientifiques. Tout juste a-t-il laissé son nom dans le Gray's Manuel à une variété d'*Habenaria orbiculata* créée par Fernald.

Il mérite cependant de ne pas rester dans l'oubli parce que dans la petite histoire de la botanique aux îles St-Pierre et Miquelon il a su par ses patientes recherches floristiques pendant près de 40 ans travailler au recensement des espèces végétales du Groupe en y ajoutant par d'heureuses trouvailles de nombreuses entités d'un rare intérêt.

A côté de Bachelot de la Pylaie (1786-1856), d'Alphonse Gautier (1834-?), du docteur Delamare, médecin de Miquelon (1835-1888), du Frère Louis-Arsène, (1875), Mathurin LE HORS prend place parmi les prospecteurs du petit archipel franco-terreneuvien: français par sa population et son allégeance politique, terreneuvien par son climat et son histoire naturelle.

Si ce n'était un geste de profonde amitié, ce serait une dette de reconnaissance pour moi d'esquisser la notice biographique de celui qui m'initia à la connaissance de la flore de ces îles et qui fut mon compagnon ardent et infatigable dans les nombreuses randonnées à travers tourbières et mornes de l'archipel.

Six années après le départ du Frère Louis-Arsène un jeune breton né à Meslan (1886) département du Morbihan, France, ancien élève du collège des Jésuites de Vannes, arrivait à Saint-Pierre, muni de ses diplômes afin de prendre la direction de l'enseignement libre, l'exil des Frères de Ploërmel ayant laissé l'école communale seule maîtresse de l'instruction des grands garçons. Non sans difficultés ni mesquineries de la part de certains fonctionnaires, Mathurin LE HORS était autorisé le 29 avril 1909 à ouvrir à Saint-Pierre un établissement secondaire, le collège Saint-Christophe, patronné par Mgr Légasse, qui fut, avant d'être évêque de Périgueux et d'Oran, préfet apostolique des îles St-Pierre et Miquelon de 1899 à 1912.

A ses heures de loisir, avec des moyens de fortune le jeune professeur s'initia à la connaissance de la flore de son pays d'adoption. Il faisait partager son goût pour les sciences par ses associés ou quelques-uns de ses élèves. Dans ses tournées à la « Montagne » - ce terme saint-pierrais qui signifie tout morne ou toute partie de la campagne située en dehors de la ville - il collectionnait, avec ardeur, et peu à peu acquérait cette riche expérience du terrain.

LE HORS resta dix ans directeur du collège, jusqu'à la fin de la première guerre mondiale au cours de laquelle il avait pu rendre à l'administration locale de précieux services.

A l'époque où sévissait la grippe espagnole dans la colonie, Mathurin LE HORS entra comme ingénieur électricien au « Câble-Français ». Cet office dut fermer ses portes en 1929 lors d'un tremblement sous-marin qui sectionna des câbles sur une longue distance.. Il n'y était demeuré qu'un an. Ce fut la Western Union, appelée là-bas « Câble anglais » qui occupa sa carrière jusqu'à sa retraite. Il y fit preuve de haute compétence et d'une grande conscience professionnelle. En 1923-1924, il était à Canso (Nouvelle-Écosse) pour y remplir les mêmes fonctions. Après un rapide voyage en France il revenait à Saint-Pierre pour continuer dans la même maison sa tâche quotidienne.

Dans le but de contribuer à l'Exposition Coloniale de Vincennes (1931) l'administration locale lui demanda de constituer un herbier des îles Saint-Pierre et Miquelon. Il se prêta de bonne grâce à ce travail qui bien conçu, bien présenté, figura longtemps dans le laboratoire de M. Auguste Chevalier, membre de l'Institut et célèbre agronome colonial.

Cette même année LE HORS publiait un étude intéressante dans la Revue de Botanique Appliquée (bulletin 120) sur « la flore utilisable de Saint-Pierre et Miquelon », dans laquelle, en judicieux jardinier et fleuriste qu'il était il donnait d'excellents détails sur la culture des légumes et des plantes ornementales dans la colonie, pendant la période si courte laissée par le climat excessivement contrariant et capricieux soumis aux jeux continuels de la brume et du vent. Ces travaux valurent à leur auteur d'être promu chevalier du Mérite Agricole.

C'est surtout à partir de 1929 que Mathurin LE HORS voulant dépasser le stade de simple amateur entra par une correspondance coupée il est vrai, par de longs intervalles, en relation scientifique avec le Frère Louis-Arsène qui, fin et précis connaisseur, ayant enseigné à Saint-Pierre et exploré le pays entre 1899 et 1903 (130 herborisations), venait de publier sous les auspices de Fernald, au Gray Herbarium, une importante contribution sur les îles dans Rhodora : 487 espèces cataloguées, dont 391 indigènes et 96 introduites. Cette correspondance si précieuse avec échange de vues continua jusqu'en 1940. Interrompue par l'occupation allemande, elle reprit plus au ralenti après la libération.

Au cours d'un voyage en France (nov. 1947) les deux amis se rencontraient pour la première fois. Ensemble ils décidèrent de préparer une nouvelle contribution qui parut aussi dans Rhodora (1947). Cette étude consignait les nouveautés de Mathurin LE HORS (avec les miennes en collaboration). Elle ajoutait 150 espèces à la liste déjà connue, ce qui portait le total des Phanérogames à 637 espèces dont 515 indigènes et 122 introduites.

LE HORS fut avant tout un botaniste de plein air. Lorsque sa profession lui laissait des loisirs, il s'offrait de longues « virées » selon son expression. Chaussé de bottes en caoutchouc, muni d'un flacon antimoustique, d'un petit cognac pour les coups durs, il n'hésitait pas à s'enfoncer seul à travers la forêt naine, les immenses savanes tourbeuses, humides, du sud de Langlade qui fut son fief préféré parce que moins battu par les anciens chercheurs. A 60 ans, il avait une résistance physique qui eut découragé bien des jeunes. Il arrivait le soir, fourbu, mais dans son sac en toile voisinaient pêle-mêle des plantes intéressantes qui feraient les délices des veillées d'un long hiver. Dans un pays où la flore débute seulement au mois de mai avec les myriades de Coptis dans les bruyères d'Empétracées pour finir en septembre avec les houppes de Pimprenelles, la flèche d'or des Solidages, les bouquets violacés des Asters, il faut se hâter. Dès que le Gratteur qui est le Pinson fauve (*Paseserella iliaca* Merrem.) chante le soir d'une voix flûtée sur la cîme des Sapins Baumiers dans la montagne, il ne faut pas perdre une semaine, car la nature elle, n'attend pas, même et surtout, quand la brume retarde la floraison. C'est cet amour des plantes vivantes qui portait LE HORS à se méfier avec excès peut-être, des morcellements en formes et en variétés proposées par les laboratoires.

Ce n'est pas sans mélancolie que je me remémore ces anciennes herborisations en sa compagnie. D'ordinaire, il marchait devant, le regard attentif, en suivant les sentiers de chasseurs qui sillonnent le pays et qu'il faut bien connaître pour ne pas s'égarer. Une des promenades favorites de Mathurin LE HORS était la route de l'anse à Pierre. On s'y rendait souvent parce que les câbles transatlantiques dont il avait la charge, après leur atterrissage dans la rade de Saint-Pierre et venant de Terre-Neuve par la presque île d'Avalon traversent toute l'île pour replonger dans la Baie et partir dans la direction de Canso en Nouvelle-Écosse.

En cours de montée, éparse dans la pierraille rhyolitique teintée de Lichens, la flore arctique-alpine s'offrait à chaque pas: *Loiseleuria procumbens*, *Diapensia lapponica*, *Arctostaphilos alpina*, *Juncus trifidus*. Et partout entre les roches le splendide tapis rose et doré tour à tour des Sphaignes spongieuses et des Camarines enchevêtrées, tandis que devant nous soudain, à travers la dentelure des mornes, apparaissait la pénélaine tabulaire de Langlade.

Plus tard, c'était la Belle-Rivière avec ses prairies couvertes d'Houstonias bleues, sa pittoresque vallée, bruissante du chant des Pinsons et des Mésanges, les bois de Tête Pelée, les Graves, le Petit Barachois, l'isthme de Langlade avec la vieille ferme Larranaga en bardeaux gris comme

défundue à l'entrée par une statue en bois, vieille proue d'un de ces nombreux voiliers qui firent naufrage au « cimetière des navires », non loin dans le sable. Au déjeuner, invariablement, le dessert était ces Fraises sauvages, servies à la crème, si abondantes dans les Ammophiles des Buttereaux.

L'été, si bref, souvent brumeux, nous réservait à Miquelon les excursions favorites: la presqu'île du Cap et la Grande Montagne. La Grande Montagne qui est le point culminant de l'archipel ne dépasse pas en réalité 265 mètres d'altitude, mais de là tout Miquelon se précise: immenses tourbières dans lesquelles des buissons de conifères couleur émeraude sertissent des étangs bleus, étang aux Outardes qui recueille les eaux de la région centrale, étang aux Goélants, au pied d'un morne en pain de sucre un peu penché vers l'ouest, plus loin les sommets de la pointe au Cheval, en croupes plus ou moins arrondies, Au-delà du morne de la Presqu'île étincelle la nappe du Grand Barachois, domaine des phoques que prolonge en flèche de sable blond l'isthme de Langlade. Autour le morne de la Montée, celui de Sylvain dominant une pittoresque vallécule, les bois sombres de Belliveau, la vallée du Renard et dans la direction du bourg de Miquelon, vers le nord, le grand étang de Mirande dominé par la silhouette solitaire du Chapeau. De toute parts, une infinité d'étangs constellent les plaines tourbeuses où se cachent la Bécassine de Wilson dans les Carex épais et la Truite dans les canaux.

Nul mieux que LE HORS connaissait ce pays: Saint-Pierre et Miquelon c'est cela: mornes cahotiques, arides, couverts de végétation courte, de marais riches en Orchidées sphagnicoles: Calopogons graciles, Aréthuses bulbeuses, Pogonias mauves, en Cypéracées multiples trahies par la houppe neigeuse des Linaigrettes.

L'herbier que Mathurin LE HORS avait constitué au cours de ses randonnées, s'il n'était pas toujours dans un ordre parfait contenait souvent en vrac de réelles richesses documentaires. Aussi se plaignait-il avec raison lorsqu'il voyait arriver dans la colonie de jeunes fonctionnaires qui au bout de quelques mois voulaient écrire des compte rendus sur l'Histoire Naturelles des îles. « Il y a ici un agronome qui a commencé un rapport sur la flore, la géologie, la faune du pays. Pour la flore, il s'est basé sur Delamare, sans avoir vu une seule plante. Finalement il est venu me trouver et je lui ai passé quelques notes, mais il n'a pas eu la curiosité de venir voir ma collection (Lettre du 26.2. 1948).

Et cependant quelle valeur documentaire avait-elle, cette collection ! Elle était le résumé de tant d'herborisations, de tant d'observations. LE HORS, minutieux, le regard aigu, discernait au passage dans le fouillis herbeux l'espèce qui lui manquait. Il avait à un très haut degré le don de l'observation et le souci du détail. On lui doit d'avoir pu mener très loin l'inventaire phanérogamique de l'archipel. Sur le terrain, il avait une prédilection marquée pour les Cypéracées: 26 espèces ou variétés furent ainsi trouvées par lui, puis discutées avec les autorités jusqu'à ce qu'il fut bien d'accord sur leur identité. A propos de *Carex hostiana* DC. cité dans Gray's Manual pour Miquelon il écrivait: « Le Frère Louis-Arsène avait soumis à Fernald des Carex qu'il avait nommés *C. hostiana*, mais je n'ai pas remarqué qu'il eut spécifié le type. C'est possible. Il y en a même qu'il appelait *C. hostiana* et qui pour moi ne l'étaient pas du tout ».

De même il avait difficilement admis le var. *Lehorsii* d'*Habenaria orbiculata*. Longtemps on avait classé cette plante sous *Habenaria hookeri*. « Je n'étais pas d'avis écrivait-il, mais de là à en faire une variété nouvelle il y a loin. Tout cela revient selon moi à une adaptation à un nouvel habitat, dans le cas actuel passage du sous-bois au plein air (lettre du 25 avril 1950).

Ceux qui un jour récolteront sur les pentes du Chapeau de Miquelon ou les mornes dénudés du Cap à l'Aigle des spécimens du var. *Lehorsii* d'*Habenaria orbiculata* pourront se référer à cette note de Mathurin LE HORS du 7 juillet 1950 :

« J'ai en herbier 4 genre de spécimens:

1° Feuilles rondes, 13 x 11 cm., posées à plat sur le sol, tige et inflorescence 43 cm., inflorescence: 10 cm. Grands bois de la Belle-Rivière.

2° Feuilles légèrement allongées, 11 X 17 cm., posées à plat sur le sol tige et inflorescence: 33 cm., inflorescence: 10 cm. Les Fourches, bois moins touffus que précédemment.

3° Feuilles plus allongées, 11 x 17 cm. , situées à 3 ou 4 cm de la base légèrement relevées au lieu d'être à plat sur le sol. Tige et inflorescence 28 cm., inflorescence, 5 cm. Pentes du Chapeau de Miquelon qui furent jadis boisées.

4° Enfin les spécimens du Cap à l'Aigle décrits dans Rhodora.

Il semblerait que toutes ces variations sont commandées par l'habitat. Les feuilles rondes et posées sur le sol dans les bois touffus s'allongent et se redressent dans les habitats plus éclairés. Le givrage des feuilles, très prononcé en sous-bois est très atténué à découvert ».

Dans une lettre (décembre 1946) Fernald avait exprimé à Mathurin LE HORS son avis sur cette plante décevante. « The so-called *Habenaria hookeri* is not that. Its flowers and inflorescence are those of *Habenaria orbiculata*. However it is not good *orbiculata*., differing from that woodland plant in its more crowded inflorescence, finer venation of leaves, shorter spur and broader lip. I am calling it var. *Lehorsii* ».

Dès notre première visite sur le terrain du type constituant cette variété nous étions d'accord que cette région aujourd'hui sévère et nue avait été jadis boisée au moins par une forêt naine et que cette plante avait subsisté en s'adaptant de son mieux aux conditions nouvelles d'habitat en plein air. Ces remarques pourront peut-être contribuer à interpréter écologiquement ce que Fernald entend par « transitional forms on bare mountainous areas of Western Newfoundland ».

C'est en juillet 1944 que Mathurin LE HORS rencontra Fernald qui le retint à déjeuner. Ils avaient échangé quelques correspondances et à plusieurs reprises le Gray Herbarium avait reçu du matériel d'études. « Je viens de passer une journée bien intéressante, m'écrivait LE HORS le soir même. Quand on a su que je venais de la région terreneuviennne on m'a amené au professeur Fernald, un petit vieux à barbe blanche. Il a été tout de suite intéressé par ce que je lui apportais: le *Juncus acutiflorus* Ehrh., de Langlade. Laharpe mentionnait que de la Pylaie avait rapporté ce jonc de Terre-Neuve. Depuis personne n'en avait entendu parler. Aussi ce jonc va-t-il avoir l'honneur d'un entrefilet dans Rhodora ». Parmi les nombreuses et captivantes nouveautés de la flore Saint-Pierre-miquelonnaise effectuées d'une année à l'autre par LE HORS la découverte de *Juncus acutiflorus* dans la savane humide du fond de l'anse du Gouvernement le 23 juillet 1940 est sans conteste la plus sensationnelle puisque c'est l'unique localité connue pour l'Amérique du Nord. La plante, comme l'a remarqué le Frère Louis-Arsène dépasse assez notablement toutes les dimensions données par les flores européennes. A Langlade, elle atteint plus d'un mètre, se montre très vigoureuse par ses forts rhizomes. Peut-être encore une future forme ou variété.

Il est préférable de passer sous silence par discrétion et sérénité les nombreuses et parfois ridicules vexations dont LE HORS fut l'objet de la part de quelques uns de ses compatriotes pendant la dernière guerre. Je lui citais quelquefois pour l'encourager le célèbre vers du poète breton Jean Pierre Callo'ch: « nous sommes frères des rochers qui défendent la douce Bretagne ». Son patriotisme était sincère et solide, comme sa foi, mais il était d'une simplicité telle qu'il avait horreur de la vantardise. Un sourire de bonté éclairait ses yeux bleus : le pardon à travers un brin de malice y joignait la pitié.

Il savait accueillir chez lui les capitaines de chalutiers et les marins des bancs de Terre-Neuve. Et c'est bien rare s'il n'avait pas une bouteille de cidre à mettre sur la table. Il était hospitalier pour tous dans une cordialité qui enlevait toute gêne. Toujours prêt à rendre service il représentait volontiers les écoles libres aux examens officiels n'hésitant pas à ajouter ce surcroît de travail à ses occupations déjà bien absorbantes. Le succès de nos écoles lui tenait à cœur et bien que devenu ingénieur il était resté professeur dans l'âme. Rien ne le décourageait, pas même une certaine ingratitude.

Confident de ses soucis de famille, car le deuil (la perte de sa femme pendant la guerre) et maintes épreuves ne lui manquèrent pas, je dois avouer que l'étude de ses chères plantes lui fut un baume et un dérivatif, une échappée hors du cercle du petit train-train quotidien et des inévitables mesquineries.

En 1948, Mathurin LE HORS fut nommé directeur de la station de la Western Union à Saint-Pierre. Cette fonction à laquelle il accéda sans ambition lui valut quelques jalousies, mais elle couronnait de longues années d'un service loyal ininterrompu dans la compagnie. Malheureusement dès





# LE CHER FRÈRE LOUIS-ARSENE

(1875/1959)

par

le Père C. LE GALLO, C.S.SP.

*Le Naturaliste Canadien, Vol. LXXXIX, n° 3, mars 1962.*

*Retapé par Roger ETCHEBERRY*

## I. – A SAINT-PIERRE ET MIQUELON

Une dizaine d'années après la tragique et quelque peu mystérieuse disparition du docteur Ernest-Amédée DELAMARE, médecin de MIQUELON et botaniste bien connu à l'époque, arrivait à SAINT-PIERRE (1895) un jeune Frère de l'Instruction Chrétienne de PLOËRMEL, LOUIS-ARSÈNE qui devait poursuivre avec ardeur et méthode l'inventaire floristique du Groupe.

L'astreignant travail des classes ne laissait sans doute au débutant pour l'étude de la botanique sur le terrain que les grands vacances et les jours de congé, mais lui permettait une large et fructueuse revanche dans les étendues de LANGLADE ET DE MIQUELON.

Cependant, deux années à peine après son arrivée dans l'Archipel, LOUIS-ARSÈNE dut repasser en France pour y accomplir un service militaire de dix mois. Dans ce nouveau milieu son sens de la débrouillardise habituel lui faisait découvrir d'excellentes cartes d'état-major qui lui étaient utiles pour prendre une connaissance approfondie du terrain par la compagnie et le rendaient apte à renseigner ses chefs subalternes. Aussi bien, méritait-il à sa sortie cette note élogieuse : « le soldat BIZEUL est un soldat modèle sous tous les rapports, sa conduite et sa tenue ont toujours été exemplaires ». En août 1898, le frère LOUIS-ARSÈNE reprenait le chemin de ses îles où il allait avec allégresse prendre l'enseignement de la deuxième classe avec des leçons au cours supérieur en même temps qu'il allait continuer ses prospections botaniques à peine ébauchées dans les tourbières et les mornes.

Cela dura jusqu'à 1903, date à laquelle les Frères qui étaient justement aimés et estimés de la population durent par la connivence d'une mafia de francs-maçons notoires dénoncés au ministère des colonies.

Les frères de PLOËRMEL étaient arrivés aux îles SAINT-PIERRE et MIQUELON au printemps de 1842. Ils s'étaient mis tout de suite à l'œuvre, car bien des désordres régnaient parmi la rude population de ces pays désolés. Ils eurent tôt fait de redonner un peu de discipline à la jeunesse réfractaire, grâce à leur dévouement, leur habileté, leurs qualités professionnelles, leurs vertus. Au moment où une lettre de Gaston DOUMERGUE leur enjoignait de s'exiler, la transformation après soixante-cinq ans de vie apostolique était presque complète. Parmi ceux que l'on mettait ainsi dehors sans vergogne, il y avait le vieux Frère THÉOPHANE qui avait consacré 55 ans d'enseignement aux îles sans quitter le pays.

Si le gouvernement d'alors lui accordait les palmes académiques, il en perdait bientôt le mérite et l'honneur en retirant à cet humble religieux son traitement modeste et en lui refusant, sur on ne sait quel texte de loi, de le faire rapatrier.

Le mardi 7 juillet 1903 vit donc les adieux des Frères à la population. LOUIS-ARSÈNE, attaché à sa jeunesse, ardent à la tâche, dû se sentir ému en cette heure triste où « à l'autre bord », à la Maison-Mère de PLOËRMEL, on expulsait aussi les supérieurs de l'Institut, les infirmes et les vieillards. Dans le discours lu à la distribution des prix, les Frères remerciant le Maire de la ville de SAINT-PIERRE, les corps élus pour leur marque de sympathie clôturaient les annales de leur établissement dans l'Archipel. Le Canada voisin acceptait de les recevoir.

« Là, dit le discours d'adieux, nous retrouverons des français de cœur et d'origine, qui mieux partagés que les habitants de cette colonie jouissent d'une liberté que le nôtre refuse insolemment aux meilleurs enfants de France. Là nous pourrons enseigner la langue et la religion de nos aïeux, sans oublier la chère colonie que nous avons tant aimée, et qui jusqu'au bout nous a payés de retour par l'attachement le plus inviolable ».

Une quinzaine de jours plus tard, ils partaient. Départ combien ironique et triste que cet exil dans la brume d'une dizaine de religieux dont le seul crime était d'être congréganistes, qui entassaient leurs pauvres bagages dans un doris pour gagner en rade le vapeur GLENCOE qui les attendait.

Sur le « plain » sur les quais, les Saint-pierrais, au cri de « vivent les Frères » continuaient, impuissants à réclamer ceux qu'ils n'avaient pu empêcher de s'en aller. Des femmes pleuraient, des anciens élèves les regardaient s'éloigner, mélancoliques, des hommes montraient le poing à la police. Un commencement de bagarre éclatait. L'ordre donné par la cruelle laïcité était là, implacable; ce crime honteux il fallait au plus vite l'exécuter.

PIERRE L'ERMITE a raconté dans « Toujours elle » (p. 40) « C'est ainsi qu'ils partirent, comme peu à peu ou par grandes fournées s'en vont les meilleurs de chez nous, les plus aimants, pendant qu'à l'horizon se faisait plus triste, plus lugubre, la petite île désormais bien laïque devant la désolation et l'immensité ».

« Dououreux contraste, écrit l'un des témoins, le Frère Cornélius Marie CORLAY, tandis que la France chassait les Frères, un capitaine anglais les accueillait à son bord en faisant pavoiser et tirer des salves en leur honneur. Dans les barques de pêche, le béret à la main, les Terre-Neuvas pleuraient. Et sur le rivage continuaient de retentir, les cris et les exclamations coupées par la grande voix du canon étranger saluant ces proscrits auxquels le Canada allait bientôt faire un accueil triomphal ».

Le vapeur GLENCOE qui desservait la côte sud de Terre-Neuve déposa les proscrits à Sydney en Nouvelle-Écosse.

Presque tous demeurèrent au Canada. LOUIS-ARSÈNE fut de ceux qui regagnèrent la France pour un congé au pays natal. Ses supérieurs le désignèrent ensuite pour la province de Québec. Il arrivait à la maison de formation de LAPRAIRIE le 20 octobre 1903 et y retrouvait deux de ses confrères récemment bannis de SAINT-PIERRE et MIQUELON: Daniel-Marie Rocher et Ludovic-Joseph Le Commandeur.

A Laprairie, relate l'auteur de sa notice nécrologie, « LOUIS-ARSÈNE avait été libéré de toute surveillance les jours de congé. Aussi le voyait-on partir de bonne heure chaque jeudi à la cueillette des plantes en vue d'enrichir un herbier déjà copieux. Chaussés de gros souliers, la soutane relevée, pourtant en bandoulière une boîte en fer blanc, il arpentait savanes, fourrés et marais, ne reculant devant aucun obstacle. Que de fois ne rentra-t-il pas à la Maison Principale les pieds souillés, les habits couverts de boue, visiblement fourbu, mais le sourire aux lèvres quand la récolte avait été bonne. Rapidement il expédiait quelques restes de souper, puis montait à sa chambre où entouré d'une demi-douzaine de manuels français, allemands et anglais, il se livrait à la classification minutieuse de son butin ».

## **2. – RELIGIEUX enseignant et méthodique ADMINISTRATEUR.**

Jean-Marie BIZEUL était né à Héric (Loire-Atlantique), aîné de huit enfants, le 5 août 1875. Deux de ses frères se firent comme lui religieux, l'un comme Jésuite, l'autre comme Capucin aux Indes. L'oncle et la tante maternels tenaient un petit hôtel, mais ils n'y pouvaient admettre tout un petit monde bruyant et capricieux. Le troisième enfant fut désigné pour habiter l'hôtel David, mais Jean-Marie proposa un marché: pour une toupie et des billes, il irait le remplacer. Les parents y consentirent, Jean-Marie trouvait là l'endroit idéal pour apprendre ses leçons, faire ses devoirs, lire de beaux livres, à rendre jaloux le jeune frère qui se heurta à un refus formel: « on ne revient pas sur un marché conclu ».

Une ambiance familiale profondément chrétienne jointe à l'influence d'un frère enseignant et du vicaire de la paroisse orientèrent l'enfant vers le juvénat de Saint-Gildas des Bois (Loire-Atlantique). Entré dans la Congrégation des Frères de l'Instruction Chrétienne de PLOËRMEL le 8 décembre 1890, fraîchement breveté, il fut d'abord chargé de classe à Plessé (Morbihan) avec, en octobre 1893, 110 élèves qu'il réussit à discipliner et à instruire. C'est à la fin des vacances de 1895 qu'il s'embarqua pour sa nouvelle obédience : les îles SAINT-PIERRE et MIQUELON, muni de son brevet supérieur. Il y resta, nous le savons déjà, jusqu'en juillet 1903, date de son exil.

Précédé d'une réelle réputation de sévérité et d'exigence dans la discipline et dans l'étude, de rigorisme qui se traduisait extérieurement sur un visage assez froid, le jeune religieux ne tarda pas à révéler sa valeur foncière par de remarquables qualités d'enseignant, par sa compétence son dévouement, une certaine aménité même qui corrigeait un tempérament naturellement rigide, par ses classes de mathématiques, ses captivantes leçons d'histoire naturelle et ses leçons de comptabilité. Ses confrères lui reconnaissaient un talent marqué pour l'enseignement de la rédaction. Il se donnait une grande peine pour corriger les compositions.

L'étude de la botanique, lit-on dans sa notice, lui avait montré l'utilité de l'anglais pour une consultation plus facile des traités sur la flore de l'Amérique du Nord; Avec le sérieux et la ténacité qu'il apportait à tout ce qu'il entreprenait, il s'appliqua méthodiquement à l'étude de cette langue. Muni d'un cahier de notes et d'un ouvrage d'anglais, il arpentaient les allées ou la cour de récréation, lisant à haute voix, répétant plusieurs fois certains mots ou transcrivant des expressions nouvelles pour lui ». C'est le sésir (*désir* ?) de se perfectionner en anglais qui décida LOUIS-ARSÈNE à demander à ses supérieurs d'être affecté dans une maison où l'on ne parlait uniquement que cette langue. Il fut désigné en septembre 1907 pour l'école de BUCKINGHAM, non loin d'OTTAWA, où malgré sa sévérité il fut estimé des enfants parce qu'il était juste et ne s'emportait jamais. Sous sa fêrule, ils devenaient studieux et dociles. Tous ses élèves avaient une écriture régulière étonnamment semblable, les lettres et les chiffres bien formés, les cahiers très propres, jamais écornés. Lui-même conservera toute sa vie une écriture fine et appliquée avec une belle signature en paraphe un peu archaïque.

Les qualités exceptionnelles d'enseignant doublé de pédagogue averti désignaient le jeune maître à l'attention de ses chefs qui ne tardèrent pas à le distinguer en lui confiant la direction de l'école la plus peuplée du district canadien Saint-ÉDOUARD de Montréal (1908-1911). Dans ce nouveau poste, LOUIS-ARSÈNE allait rapidement révéler, dans une activité sans cesse en éveil, ses talents d'administrateur. Il nommait chaque élève au hasard des rencontres, donnait rapidement des précisions sur ses études, le situait dans l'une ou l'autre des trente classes de l'établissement, encourageait des maîtres en leur donnant des leçons particulières, tout en veillant avec un soin égal à leur vie religieuse.

L'heure allait sonner ou LOUIS-ARSÈNE allait être chargé de plus lourdes responsabilités: il devenait en 1911, après avoir été Sous-Visiteur principal, Visiteur de la province canadienne succédant au Frère ULYSSE nommé au poste d'Espagne. Les premiers actes de l'administration de LOUIS-ARSÈNE furent l'achat en 1911 d'un vieux manoir seigneurial à la Pointe-du-Lac près de TROIS-RIVIÈRES ET LA CONSTRUCTION d'un Juvénat sur cette propriété, qui lui valut bien des déboires et de rudes contacts avec le monde des affaires. Cette même année, c'était l'ouverture du Juvénat de Mount-Assumption, Plattsbourg, pour les recrues des paroisses franco-canadiennes de Nouvelle-Angleterre.

Au cours de ses visites officielles, attendues avec une crainte révérentielle, quoique souhaitées pour leurs heureuses décisions, il se montrait sévère, méticuleux, précis, se faisant donner les heures de cours et de surveillance, paraissant presque soupçonneux, mais c'était afin de mieux juger, de ne pas montrer de parti-pris, dans ses rapports toujours détaillés et justes à tous égards. Il présidait les examens, parcourait les compositions, signalait les lacunes, semonçait, récompensait tour à tour. La visite réglementaire terminée, le Frère LOUIS-ARSÈNE n'était plus le même homme, autant avait-il paru fermé, imperméable aux sentiments, autant était-il devenu gai, enjoué, pour effacer par sa bonne humeur l'impression fâcheuse de sa raideur officielle.

L'auteur anonyme de la pénétrante notice biographique de LOUIS-ARSÈNE, dans la chronique de l'Institut et qui, par ses traits psychologiques semble l'avoir si bien connu, nous raconte à son sujet de savoureuses histoires comme celle du « Voleur » de nuit sur le chantier. Il nous donne surtout de précieux renseignements sur l'activité du supérieur religieux pour le recrutement de l'ordre, la construction de la nouvelle chapelle de la Maison Principale, la préparation d'une série de manuels scolaires. LOUIS-ARSÈNE voulut rédiger lui-même une grammaire française avec exercices. Cette grammaire était si volumineuse que les Frères la surnommèrent « la brique » non sans astuce irrévérencieuse. Il tenait en pédagogue averti à n'employer que des livres préparés par des religieux de son Institut suivant les meilleures méthodes d'enseignement éprouvées par cent ans d'expérience. Il était assuré de ne pas faire fausse route en mettant entre les mains de ses frères enseignants ces instruments de travail. Il les faisait approuver par le Conseil de l'Instruction publique auprès duquel par ses plaidoyers étayés de chiffres et de statistiques, il obtenait une large audience.

LOUIS-ARSÈNE fut un pionnier dans l'institution des certifications d'étude dans les écoles de la Province de Québec et ce ne fut pas là son moindre mérite, car ces examens stimulaient l'ardeur des élèves, obtenaient une grande vogue, contribuaient à relever le niveau des études, en préparant l'accroissement de candidats aux écoles spécialisées. Donnant lui-même l'exemple d'une vie intellectuelle au labeur acharné, LOUIS-ARSÈNE n'admettait pas la paresse ni une formation superficielle chez les religieux éducateurs. Comme visiteur des communautés et des classes, voyageant par tous les temps, à pied souvent, sous la pluie ou la neige, une lourde valise à la main en dépit de l'asthme dont il souffrait déjà et qui lui faisait passer des nuits blanches, il arrivait à l'improviste, « s'enquérant des possibilités de chacun, des résultats de son travail, multipliant les encouragements, morigénant les natures indolentes, tonnait fort dans des conférences, mais en revanche, se montrant très accueillant dans ses entretiens particuliers.

Il savait tempérer sa rigueur par des gestes et des paroles aimables, se sachant naturellement rude et tâchant de se maîtriser. Homme du devoir LOUIS-ARSÈNE le réclamait des autres. Il demandait tant aux maîtres qu'aux élèves, un travail achevé. Lui-même donnait l'exemple d'un esprit ordonné, de ténacité dans la poursuite d'une idée, âprement défendue quelquefois. Tous admiraient en lui l'organisateur méthodique, le dévouement inlassable, la sollicitude constante pour la formation religieuse et professionnelle ensemble de ses administrés. Il avait acquis malgré sa sévérité, sinon l'affection de tous, du moins leur franche estime. Même en dehors de son Institut. Les frères provinciaux des autres ordres enseignants l'avaient élu comme porte-parole auprès des pouvoirs publics pour soutenir dans des exposés toujours clairs, méthodiques, appuyés sur des chiffres leurs droits et besoins respectifs.

Aussi bien, ce ne fut pas sans un naturel serrement de cœur que les frères canadiens virent s'éloigner en août 1921 pour l'Europe où le chapitre général de l'Institut venait de le choisir comme assistant (1921-1946) celui qui désormais ils allaient appeler « l'exilé de Jersey ».

LOUIS-ARSÈNE, de son côté écrivait à son ancien élève, le frère Irénée-Marie CARON (1889-1960) l'algologue apprécié, l'auteur de la Flore Desmidiée de la région de Montréal et de nombreux autres travaux sur les Desmidiées du Québec, une lettre dont le style rappelle l'accent d'un Marie-Victorin. « S'il m'était donné de revoir le Canada, j'admirerais sans doute ses merveilleux paysages, son fleuve géant, artère vitale du pays, et ses pittoresques affluents, depuis le puissant Outaouais et les merveilleux Saguenay et Saint-Maurice, jusqu'à la profonde Gatineau, la sauvage rivière du Lièvre et le verdoyant Richelieu ... J'admirerais l'influence toujours plus grande du peuple Canadien Français et le développement prodigieux pris par le Canada qui est en train de devenir une grande puissance internationale ... Mais tout cela n'est rien pour moi à côté du plaisir que j'éprouverais à revoir les figures amies des confrères avec lesquels j'ai travaillé pendant les dix-huit plus belles années de ma vie ».

Élu assistant général, le 2 août 1921, LOUIS-ARSÈNE exerça cette fonction pendant 25 ans (1921-1946), avec en deux fois et par cumul, la charge d'Économiste Général (1921-1933 ; 1946-1952).

Comme Économe Général, le Frère rompu aux questions de comptabilité, déploya une fois de plus son sens des affaires en faisant l'acquisition d'immeubles, dont l'un à Jersey même, acheté aux Pères Jésuites, qui devait permettre de recréer la Maison-Mère, l'autre en Angleterre en faveur du jeune district naissant.

Sa charge d'Assistant Général le conduisit à entreprendre des visites canoniques au Canada, aux États-Unis, en Angleterre, en Égypte, en Ouganda, en Espagne, à Rome. Ces tournées il les menait avec la même méthodique ponctualité que naguère, réglant les horaires avec minutie, faisant au passage des conférences religieuses ou pédagogiques, bien solidement charpentées, débitées avec grande énergie d'expression. Le thème général en était presque toujours le culte de la règle religieuse.

Puis, il recevait chacun, écoutait les doléances et rédigeait enfin pour l'autorité compétente des rapports précis, détaillés, peut-être jusqu'à être prolixes.

Malgré cette activité débordante, LOUIS-ARSÈNE revenu chez lui, trouvait le temps de satisfaire à sa passionnante soit intellectuelle: lecteur assidu d'ouvrages de science et d'histoire, de revues de toute sorte dont sa table était encombré par lesquels ils disparaissait presque, mais où la botanique avait ses préférences.

### **III LE BOTANISTE**

Pendant toute sa carrière et malgré ses charges de plus en plus lourdes et absorbantes, LOUIS-ARSÈNE s'intéressa passionnément à la Botanique.

L'étude de la flore du petit Archipel de SAINT-PIERRE et MIQUELON, ébauchée au siècle dernier par Bachelot de la Pylaie, Beautemps-Beaupré, Gauthier, Delamare, Bonnet fit avec LOUIS-ARSÈNE un grand pas en avant. Ce dernier qui conserva ses carnets de notes prises au jour le jour sur le terrain, précise que durant les étés de 1899 à 1903, il a affectué (*effectué ?*) 130 excursions botaniques dans les trois îles du groupe: 82 à SAINT-PIERRE, 27 à MIQUELON, 21 à LANGLADE, glanant 129 espèces nouvelles pour le pays - une à chaque sortie - dont 108 indigènes, ce qui est un beau palmarès.

LOUIS-ARSÈNE fut à même de confirmer la présence de 454 espèces de plantes vasculaires dans le Groupe, les ayant toutes récoltées, dit-il, à l'exception de quatre des plus communes. Pendant l'été de 1926, il expédia pour étude ou vérification au professeur M. L. FERNALD, à Harvard University, une collection de 430 espèces prélevées dans son herbier. Une autre série avait été envoyée vingt ans plus tôt à New-York Botanical Garden et les spécimens avaient été étudiés par BRITTON et SMALL.

LOUIS-ARSÈNE, sous les auspices de FERNALD qui revisait le GRAY'S Manual, pouvait maintenant consigner dans Rhodora ses patientes notes et analyses. Le travail parut de juillet à octobre 1927 dans le volume 29 ayant pour titre: CONTRIBUTION to the flora of the Islands SAINT-PIERRE et MIQUELON. La première partie comportait des considérations générales, un historique des premières explorations, une étude écologique des principales stations, de précieuses données phytogéographiques, dans lesquelles l'auteur s'appliquait à rechercher les affinités du Groupe avec TERRE-NEUVE, le LABRADOR méridional, l'Île de Sable, la Nouvelle-Écosse, les aires alpines de Nouvelle Angleterre, le pourtour du Golfe Saint-Laurent. La seconde partie présentait une énumération systématique des espèces avec notes des dates et lieux de récolte, accompagnées de judicieuses remarques. La troisième partie de l'étude offrait en tableau la liste générale des plantes de l'archipel en indiquant la part de chaque collecteur en regard de son nom et sous l'arrangement des familles. En tout 215 à l'actif de la Pylaie, 38 de Beautemps-Beaupré, 181 de Gauthier, 246 du Docteur Delamare, 454 de LOUIS-ARSÈNE.

Si, dans l'ensemble, ce dernier tombait d'accord avec le Docteur Ed. BONNET, du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris, qui avait publié une florule des Îles en 1887 sur la base des récoltes de BACHELOT de la Pylaie et qui affirmait « que le Groupe est caractérisé par l'absence

d'espèces spéciales (endémiques) et par une identité parfaite avec la flore des contrées voisines », il marquait pour la première fois, par la découverte d'éléments terre-neuviens (surtout presque île d'AVALON) l'affinité de l'Archipel de SAINT-PIERRE et MIQUELON avec le Sud de TERRE-NEUVE d'une part et de l'autre avec les plaines côtières du continent Nord-Américain. Il n'y eut jamais dans son esprit l'ombre d'un doute concernant l'indigénat d'*Alchemilla alpina* sur Langlade: Voiles Blanches, anse du Gouvernement, ruisseau Debons.

Dans ce même aperçu, LOUIS-ARSÈNE se plaisait à faire des rapprochements floristiques avec d'autres îles: îles de la Madeleine, île Saint-Paul (Cap Breton) Île de Sable, située à plus de 360 milles au Sud des Îles SAINT-PIERRE et MIQUELON.

SORBARONIA ARSENI (Britton et Arsène) Jone (= *Pyrus Arsenii* (Britton) Arsène, de la 8ème édition du Gray's Manual) est la seule plante qui ait été dédiée au botaniste. C'est un hybride naturel entre *Pyrus decora* (Sarg.) Hyland et *Pyrus floribunda* Lindl. Ce dernier bien connu dans l'Archipel sous le nom vernaculaire de Petite Poire, au fruit astringent acidulé dont les gens du pays font une liqueur agréable. SORBARONIA ARSENI se présente comme un arbrisseau prostré ou dressé, peu élevé: 0m50-2m. haut avec des branches étalées en couronne autour du tronc et formant buisson de 6 à 8 pieds de diamètre.

LOUIS-ARSÈNE découvrit cet arbrisseau d'abord sur l'île SAINT-PIERRE, puis en abondance, le 25 juillet 1902 autour du Chapeau de MIQUELON, un culot rhyolitique de 112m., dominant l'étang de Mirande. Nous avons nous-mêmes observé cet hybride en cette même station où notre ami Mathurin LE HORS a pu délimiter une colonie de deux cents pieds carrés. Vu aussi le long du ruisseau du Renard, de la Carcasse-Est, de Terre-Grasse, çà et là sur la chaîne centrale entre le Grand Morne (250 m) et le morne de la montée (200m). Nous n'en avons rencontré qu'un seul pied sur l'île SAINT-PIERRE près du Cap à l'Aigle, mais LOUIS-ARSÈNE (in litt., 20. XII.53) nous a fait observer que de son temps il l'avait collecté en maints endroits: anse à Henry, anse à Dinant, anse à Pierre. « Les spécimens que j'ai fournis au jardin Botanique de New-York et au Gray Herbarium viennent de l'anse à Dinant, 19 janvier 1900 ». De son côté, Mathurin LEHORS a trouvé SORBARONIA Arsenii dans ses prospections sur Langlade, à Tête Pelée. Il a pu recueillir des fruits qui ne sont pas d'un rouge brillant comme ceux de *Pyrus dumosa*, mais plutôt d'un rouge pourpre.

Deux jours après son départ forcé de Saint-Pierre et Miquelon LOUIS-ARSÈNE (19 juillet 1903) redécouvrait le SORBARONIA autour de la Baie des Chaleurs - (Chalor Bay), à 50 milles au nord de Miquelon (Terre-Neuve).

L'arbrisseau doit pouvoir se retrouver sporadiquement, sur la côte sud de Terre-Neuve (Newfoundland). Par surcroît SORBARONIA ARSENI a été signalé comme fréquent par Miss Perry et comme souvent fructifié par J. S. ERSKINE à l'île Saint-Paul, autour de Big Lake, 12 milles au nord-est du Cap Nord du Cap Breton (Nouvelle-Écosse).

En 1947, LOUIS-ARSÈNE publiait dans Rhodora, volume 49, « Journal du New-England botanical club » dont il faisait partie: *Plants new to the flora of the Islands of Saint-Pierre et Miquelon*. C'était un compte rendu en supplément à sa contribution déjà vieille de vingt ans des nouvelles acquisitions à la flore du Groupe résultat des recherches assidues de notre ami commun Mathurin LE HORS et des nôtres: 150 espèces, variétés ou formes cataloguées en arrangement systématique avec annotations et précisions de localités. Ce qui portait à 637 le nombre total des espèces vasculaires dont 515 indigènes, en fin d'octobre 1947.

Par suite de la disparition de quelques espèces adventices ce chiffre est sujet à revision, mais même avec une légère diminution il est loin des statistiques de BONNET: 269 espèces. » Ce nombre, écrivait-il, sera nécessairement augmenté par des explorations ultérieures, mais je crois maintenant l'évaluer au huit-neuvième environ de la totalité des plantes ». Les pronostics de Bonnet ont été largement dépassés par les récoltes de LOUIS-ARSÈNE et de ses amis.

L'espèce sans contredit la plus rare de cette liste nouvelle de 150 espèces présentées par LOUIS-ARSÈNE dans Rhodora est ce JUNCUS acutiflorus Ehrh., récolté par Mathurin LE HORS le

23 juillet 1940, dans une tourbière de Langlade, au pied des pentes boisées de Tête Pelée, au fond de l'anse du Gouvernement. Bachelot De la Pylaie rapporta ce *JUNCUS* de Terre-Neuve sans précision de localité: il était donc connu dans ce secteur depuis que Laharpe en 1827 l'avait catalogué dans la Monographie des Vrais Joncées.

« Vous avez complété au delà des espérances les plus optimistes, nous écrivait le Frère LOUIS-ARSÈNE, le 2 juillet 1945, le travail que j'avais entrepris à partir de 1898 et que je regrettais tant à mon départ en 1903 de laisser inachevé ».

En réalité le Frère se tenait en liaison constante avec nous: il était au courant des nouvelles découvertes et donnait sur chacune d'elle un avis parfois discuté, mais toujours précieux.

Pendant la décade 1930-1940, puis de nouveau après la guerre mondiale le Frère LOUIS-ARSÈNE fut en relation épistolaire suivie avec Mathurin LE HORS (1886-1952) qui lui envoyait une part des plantes critiques ou nouvelles pour le Groupe. C'était un ancien directeur d'école libre passé ingénieur au câble transatlantique à la Western Union qui, à ses heures de loisir, se révélait botaniste sagace et passionné. Il avait, maintes fois, à pleines bottes, fait à travers monts et tourbières, le tour de l'Archipel. Rares étaient les excursions dans le sud de Langlade surtout, d'où il ne rapportait pas une nouveauté. Son regard bleu s'éclairait alors devant la joie d'une découverte. Le nom de LOUIS-ARSÈNE était aussitôt évoqué, il importait de lui réserver une part dans le partage du butin. La Maison Principale de PLOËRMEL, conserve en son musée la correspondance où sont consignées avec précision les observations et les échanges de vue entre les deux chercheurs.

Ceux-ci ne s'étaient rencontrés que deux fois: à JERSEY (1947), puis à Saint-Servan (1951). Quelques années plus tard, LOUIS-ARSÈNE rendait à Mathurin LE HORS cet hommage auquel il me plaît à mon tour grandement de souscrire, « c'était un cœur d'or et une belle intelligence ».

Le Frère était membre à vie de puis 1926 de la Société Botanique de France. Il y était, je crois, assez peu connu comme spécialiste de la flore de SAINT-PIERRE et MIQUELON, mais il avait gagné en notoriété à la suite de la publication dans la Revue d'une série de quatre notes relatives à la découverte en Bretagne dans la micro-aire de PLOËRMEL (Morbihan) du *TRICHOMANES speciosum* Wild (*T. radicans* de maints auteurs, non SW.). Cette découverte en 1952 établissant un lien dans la chaîne des stations entre le Pays basque français (JOVET, 1933) et celles des Îles Britanniques. En tout, 46 stations-refuges furent prospectées par LOUIS-ARSÈNE et ses coéquipiers bénévoles. « Il semble certain, écrit-il à ce propos, que le *TRICHOMANES* avant de se fixer dans les stations artificielles (puits) occupait des stations naturelles. Il faut peut-être pour cela remonter à des milliers d'années. C'est de là qu'il a pu faire la conquête du pays et former dans la région de PLOËRMEL une sorte de micro-aire de quelque 50 kilomètres carrés, dans le genre de celle que l'on trouve dans le pays basque des deux côtés des Pyrénées. »

En effet, aucune station naturelle n'a pu être repérée dans la région de PLOËRMEL : ni rochers suintants ombragés des fontaines, ni surplombs schisteux ruisselants, ni parois mouillées des anfractuosités et des grottes creusées dans les falaises, ni escarpements de rivières ou d'étangs, la lumière trop vive et l'absence des forêts étendues rendant impossible le développement du *TRICHOMANES*.

Seuls les puits, quelques-uns centenaires, plus ou moins profonds, à maçonnerie en pierres schisteuses, de section circulaire ou rectangulaire, mais toujours à insolation indirecte, car généralement couverts, ont donné asile à cette fougère à fronde translucide, délicate et souvent fertile. Encore tous les puits de la région n'offrent-ils pas à la plante les conditions écologiques requises : éclairage atténué, humidité. « Sur 750 puits situés dans 175 villages ou hameaux le *TRICHOMANES* ne croît que dans 24 villages totalisant 180 puits » On peut dire qu'en moyenne un puits sur quatre lui donne asile dans les localités où il réussit à s'établir ». (LOUIS-ARSÈNE).

Une dizaine d'espèces de Fougères accompagne souvent le *TRICHOMANES speciosum*, qui lui, se situe à la zone inférieure, les autres lui servant d'écran filtreur. Une population muscinale assez variée végète avec la colonie du *TRICHOMANES* qui se montre envahissant dans les conditions



optimales ne tardant pas à évincer ses partenaires, ce qui arrive lorsque les rhizomes atteignent des surplombs et des anfractuosités dans la roche vive. (Voir Bull. F.I.C.P. N° 198: 447-456 (1954). Nous avons eu la bonne fortune d'accompagner en juin 1956 LOUIS-ARSÈNE dans la visite de plusieurs puits (Saint-Maur, Le Héno, etc.) et, d'y observer in situ l'intéressant TRICHOMANES. Le Frère n'a pas été à même, à cause (*cause* = ?) de son âge avancé, de poursuivre ses investigations concernant ce problème phytogéographique. Il était, quant à lui, convaincu de l'existence dans la péninsule armoricaine, au climat doux et humide, d'autres centres de dispersion, formant des micro-aires semblables à) celle qu'il venait de délimiter autour de PLOËRMEL.

On connaît par ailleurs les localités de deux espèces d'HYMENOPHYLLES voisines des TRICHOMANES (*H. tunbridgense*, *H. Wilsoni*) dans le Finistère et les Côtes-du-Nord, départements dont la pluviosité est encore plus élevée que dans le Morbihan.

La découverte de ces stations refuges valut à LOUIS-ARSÈNE, la visite de plusieurs botanistes de renom, d'un groupe de professeurs et d'étudiants de Marbourg-sur-Lahn, en Prusse Rhénane. Ainsi, grâce aux actives et méthodiques recherches de LOUIS-ARSÈNE, l'aire de distribution disjointe de TRICHOMANES speciosum eu Europe occidentale (secteur Atlantique) a été précisée: Pays basque, Armorique, pays de Galles, Ouest de l'Écosse, Irlande.

LOUIS-ARSÈNE dans une lettre (20.12.1953) pouvait comparer cette micro-aire du TRICHOMANES avec celle de l'ERYNGIUM viviparum J. Gay, qui occupe une zone plus restreinte, un triangle dont les sommets seraient trois communes voisines: Ploëmel non Ploërmel, Erdeven, Carnac, pays des mégalithes. Pour retrouver cette rarissime ibéro-atlantique, il faut passer en Espagne (Galice) dans les provinces de Lugo et d'Orense. au Portugal aux environs de Porto. Cette espèce au rebours du TRICHOMANES peut résister aux sécheresses de l'été, mais il lui faut cependant un long séjour dans les cuvettes des landes les « Varqués » terme breton qui désigne des étendues marécageuses et seulement dans le secteur littoral du Pin Maritime. LOUIS-ARSÈNE en compagnie du lichénologue H. des ABBAYES visita fin juin 1953 ces localités bretonnes de l'ERYNGIUM viviparum découvert en 1938 par le docteur Hémon d'Etel et dont l'écologie et la répartition dans la micro-aire a été étudiée par Paul JOVET.

Le Frère LOUIS-ARSÈNE fut aussi membre jusqu'à sa mort de l'Exchange Club et de la Botanical Society of the British Isles. Son long séjour à Jersey lui avait permis de se familiariser dans les moindres recoins avec la flore des îles anglo-normandes. Il y recueillit plus de 15,000 spécimens représentant dans l'ensemble 450 taxons. Sa profonde connaissance de la flore française lui permit d'enrichir ses étiquettes de données intéressantes, qui furent souvent publiées dans les Rapports apportant ainsi une contribution importante à la flore de Jersey. Par surcroît, ses missions d'Assistant général et de Visiteur à partir de 1921 lui offrirent l'occasion d'enrichir son herbier : Canada, France, Italie, Angleterre, Espagne, Égypte, Ouganda. Beaucoup de spécimens passèrent à la Société Française pour l'Échange des Plantes Vasculaires.

« L'œuvre de LOUIS-ARSÈNE, écrit le Secrétaire de la Botanical Society of the British Isles, a été inspiratrice pour beaucoup d'entre nous, comme nous sommes sûrs qu'elle l'a été pour beaucoup d'étudiants qui ont passé entre ses mains » (J. DONY, in litt. 26.2.59). J. E. LOUSLEY, président de cette même Société, écrit de son côté. « De rares botanistes anglais ont eu l'occasion de le connaître mais tous ceux qui eurent l'avantage de correspondre avec lui eurent l'occasion de lire ses lettres si descriptives et si bourrées de notations personnelles. Il avait le souci constant de les aider même bien au delà de ce que l'on pouvait raisonnablement espérer. » Et de citer un cas particulier concernant la flore du Morbihan.

Après avoir participé aux Sociétés d'Échange de Ch. Duffour depuis 1926, puis de G. Bimont, LOUIS-ARSÈNE apporta une collaboration active jusqu'en 1957 aux distributions de la Société Française pour l'Échange des Plantes Vasculaires en fournissant pour chaque fascicule une importante contribution.

Dans une lettre à M. B. de RETZ, l'actuel président, le Frère écrivait peu avant de mourir, qu'il se préparait au « grand voyage » et remerciait tous les membres pour les très grandes joies de sa vie qu'avaient été les quelque 8.000 plantes que lui avaient valu ses 33 années de collaboration à la Société Française D'Échanges. (IN litt., 7.1.59).

L'Herbier de LOUIS-ARSÈNE qui comprend de 12,000 espèces à 30,000 espèces, est conservé à la Maison Principale des Frères à PLOËRMEL. Celui de notre ami commun Mathurin Le Hors lui a été adjoint, ce qui constitue avec les éléments du Muséum de Paris (*Paris ?*) (DE LA PYLAIE, DELAMARE, RHUMBACH) le principal matériel botanique en France pour les îles Saint-Pierre et Miquelon, le nôtre ayant été acquis par l'Institut de Montréal. L'herbier de Jersey comprend 1.000 spécimens et fait comme le reste partie du musée d'histoire naturelle à l'usage des étudiants.

En 1952, LOUIS-ARSÈNE fut déchargé par ses supérieurs de l'Économat général. Il prenait à 77 ans une retraite définitive à la clinique Saint-Martin de Josselin, occupant ses loisirs et étudiant seul ou avec une équipe de l'école d'agriculture de La Touche la fameuse micro-aire du TRICHOMANES.

Mais l'âge, les fréquentes crises d'asthme, un cœur défaillant, une menace de cécité, de la tension, finirent par avoir raison de ce lutteur qui avait dit un jour: « Je m'efforcerai de ne pas me croire vieux avant l'âge ».

« J'ai reçu l'Extrême-Onction. J'ai fait le sacrifice de ma vie ». m'écrivait-il une semaine avant sa fin.

La mort ne le surprit pas: il la regarda s'approcher avec son grand esprit surnaturel. L'agonie fut longue et pénible. Puis il entra dans l'éternel repos, à 83 ans, en ce soir, du dimanche 25 janvier 1959.

Ignorant son décès le Conseil de la Botanical Society d'Angleterre l'élisait, le 11 février suivant, comme l'un de ses membres d'honneur, en appréciation de ses signalés service.

En ce religieux de forte trempe, doué de remarquables qualités de chef, l'Institut des Frères de PLOËRMEL a perdu l'un de ses membres qui, au cours de soixante années, par sa valeur humaine, sa puissante et brillante intelligence, son intense activité, son labeur acharné, sa constante fidélité au devoir, son culte de la règle religieuse, a grandement contribué à l'efflorescence de la culture et de la science au service de la foi. Ses obsèques furent célébrées dans la chapelle de la Maison Principale qu'il avait fait restaurer après le bombardement de la ville en juin 1944, en présence de son cousin le curé de Plessé, d'un clergé nombreux et distingué, du très cher Frère Supérieur Général, assisté de son Conseil, de frères de l'Institut représentants du Canada, d'Espagne et d'ailleurs, d'autres enseignants dont les Frères de Saint-Gabriel et du Sacré-Cœur de Hué (Viet-Nam), de religieuses, de parents et d'amis. La Botanique française était représentée par H. DES ABBAYES, professeur à la Faculté de Rennes et qui effectua de fructueuses herborisations avec LOUIS-ARSÈNE en de nombreuses localités d'Armorique.

A travers le jardin en mosaiculture, le parc aux essences variées: magnolias, camélias, araucarias, platanes, thuyas panachés, houx taillés en boule, par la grande allée de chênes aux fûts droits et qui joignent en arceaux leur haute frondaison, le cher frère, accompagné de prêtres, de religieux, de parents et d'amis, au rythme lent du miserere, fut conduit à sa dernière demeure.

Là-bas, dans le cimetière de la communauté, entre le quadrilatère des ifs sombres, de nombreuses petites croix blanches, toutes semblables au dessus de tombes tachetées en ce début de juillet d'une fleur de géranium rouge, se rangent autour d'un calvaire central en granit. Le cher Frère LOUIS-ARSÈNE y repose au pied d'un grand mur revêtu de lierre grim pant, à quelques mètres du mausolée de pierre sous lequel, était inhumé, avant d'être transféré dans la chapelle de la communauté le fondateur de l'Institut des Frères de l'Instruction Chrétienne, le Vénérable Jean-Marie de la MENNAIS.

Tous, les plus humbles comme ceux qui connurent la notoriété, groupes dans le grand silence de l'attente, ayant réalisé la belle devise des Frères de PLOËRMEL: Dieu seul.

L'auteur tient à exprimer ici ses plus sincères remerciements au rédacteur anonyme de la chronique nécrologique du Frère LOUIS-ARSÈNE qui a servi de trame à ce présent travail, au Frère

Visiteur de l'Instruction Chrétienne de PLOËRMEL pour ses encouragements au frère François-Guillaume de la même communauté, pour prêt de matériel et promptitude à rendre service à Monsieur l'abbé Ernest LEPAGE, curé de Saint-Simon (P. Q.) et au père Arthème Dutilly, O.M.I. pour ses références au Sorbaronia, à M. J. DONY, Secrétaire de la Society of the British Isles, à M. Bernard de RETZ, directeur de la Société Française, pour l'Échange des Plantes Vasculaires et qui tenait le Frère LOUIS-ARSÈNE en grande estime, enfin à tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, nous ont aidé à perpétuer, selon notre humble contribution, la mémoire du cher disparu.

## Références bibliographiques

AYRE, Agnès Mary.

- *Wild Flowers of Newfoundland,*  
*pt III, 231 p. (1935)*

BRUNEL, Jules

- Frère Irénée-Marie (1889-1960)  
*Nat. Can. (Vol. LXXXVIII). 32 de la 3ème série : I-8 (1961).*  
*CHRONIQUE des Frères de l'Instruction Chrétienne de PLOËRMEL ; Frère LOUIS-ARSÈNE (Jean-Marie BIZEUL (1875-1959). N° 221: 342-346 : 222 : 467-474 ; 225 : 34-37 ; 227 : 203-213 ; 228 : 293-300. (1960-1961).*

DE RETZ, B.

- Le Frère LOUIS-ARSÈNE (Jean-Marie BIZEUL (1875-1959). *Bulletin ronéotypé de la Société Française pour l'Echange des Plantes Vasculaires*, N° 9 : 10-11-1959.

ERSKINE, J. S.

- The Ecology of Sable Island.  
*Proc. of the Nov. Scot. Institute of Science*, Vol. 23, pt 2: 120-145, Halifax (1954).
- Sable Island. Reprint from *Journ. of Education*, pp. 1-15, Halifax, N.S. (1955)
- Saint Paul Island. Repr. from *Journ. of Education*, p. 1-13, Halifax (1955).

FERNALD, M. L.

- *GRAY'S Manual of Botany*  
*8ème edit., 1632 p., 1806 fig.*  
American Book Co., New-York (1950).

JONES, G. N.

- *SORBARONIA ARSENI* (Britton et Arsène) G. N. Jones  
*Journ. Arn. Arb.*  
Harvard Univ. XX, 29 (1939).

JOVET, Paul

- Écologie et répartition de l'ERYGIUM viviparum J. GAY.  
C.R. Sommaire. *Séances Soc. Biogéog.*  
*XIV, N° 121 : 43-46 (1937).*

LE HORS, M.

- *Juncus acutiflorus* rediscovered in America. *Rhodora* 46: 311-312 (1944).

LE GALLO, C.

- Trois botanistes aux Iles Saint-Pierre et Miquelon pendant le XIXème siècle. *Nat. Can.* 75 : 187-196, 4 figs (1948).
- Additions à la florule des Iles Saint-Pierre et Miquelon. *Bull. Soc. Bot. Fr.*, 99 (N° 1-3) : 87-88) 1952.
- Les plantes vasculaires des îles Saint-Pierre et Miquelon. *Nat. Can.* 81 : 105-132 ; 149-164 ; 181-196 ; 202-242 (1954).
- Mathurin LE HORS, botaniste aux Iles Saint-Pierre et Miquelon. *Nat. Can.* 82 : N° 12 : 217-227 (1955).

LOUIS-ARSÈNE (frère).

- *Contribution to the flora of the islands of Saint-Pierre et Miquelon.* *Rhodora* 29: 117-133; 144-158; 173-191; 204-221 (1927).
- Plants new to the flora of the Islands of Saint-Pierre et Miquelon. *Rhodora* 49: 237-255 (1947).
- I *TRICHOMANES speciosum* Willd. en Bretagne. *Bull. Soc. Bot. Fr.* 100 (N° 1-3): 6 (1953). II. Note au sujet de *TRICHOMANES speciosum*. *Bull. Soc. Bot. Fr.*, 100 (N° 4-6) : 137 (1953). III. Note sur le *Trichomanes speciosum*, *ibid.* (N° 4-6) : 187-188. IV. Les stations de *Trichomanes speciosum* dans la région de Ploërmel, *ibid.* 100 (N° 7-9) : 285-290, photo (-1953).

LOUSLEY, J. E.

- LOUIS-ARSÈNE (1875-1959). *Proc. Bot. Brit. Isles*, Vol. 3: pt 3: 360:361 (1959).

MARIE-VICTORIN, frère.

- *Flore Laurentienne*, 917 p., 22 cartes, 2800 dessins, Montréal (1935)

OUEST-France, journal,

- Les obsèques du T.C.F. LOUIS-ARSÈNE, ancien assistant et économiste général de l'Institut des Frères de PLOËRMEL (30.1.59).

PERRY L. M.

- Vascular flora of Saint-Paul Island. *Rhodora* 33: 105-126, 1 pl. (1931).

ROULEAU, Ernest

- Enumeratio plantarum vascularum terrae-Novae. *Contrib. Inst. Bot. Montréal*, 32: 13-62, (1949).

SAINT-JOHN, Harold

- Sable Island with a Catalogue of its vascular plants. *Contrib. Gray Herb. Harvard Univ.*, 62: 1-103, 2 pl. (1921).

SCHNEIDER, C. K.

- *SORBARONIA* X, in *Fedde Rep.*, III: 134.